

Leix Bourgelat, créé par les vôtres.

LE THÉÂTRE

LES SPECTA

« LE DEMI-MONDE »

d'Alexandre Dumas fils, à la Comédie-Française

PAR JACQUES LEMARCHAND

LA Comédie-Française a été fort bien inspirée de reprendre *Le Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas fils. Je parle d'inspiration, alors qu'il s'agit d'une chose qui devrait être toute naturelle et aller de soi. Ce n'est guère qu'à la Comédie-Française que l'amateur de théâtre et l'amateur de l'histoire du théâtre peuvent demander la présentation de ces documents et archives de l'art dramatique dont l'intérêt historique est évident et l'emporte de très loin sur l'intérêt artistique. *Le Demi-Monde* n'est certes pas une grande œuvre dramatique, et j'ai relu non

une comédie d'un goût très douteux et d'une muflerie qui n'a de comparable que le geste du père Duval remettant son chapeau sur la tête lorsqu'il sait qu'il parle à Marguerite Gautier. Olivier fait croire à Suzanne qu'il a tué Raymond, il lui affirme qu'il l'aime toujours et lui demande de partir avec lui. Suzanne

qu'elle sent sa situation directement menacée; elle sera jusqu'au bout la femme assez prudente pour faire écrire par une amie ses lettres d'amour pour pouvoir nier en être l'auteur. Célimène écrivait ses billets elle-même et ne les désavouait pas.

Non plus que je n'ai pu songer au couple Alceste-Philinte devant Raymond de Nanjac et Olivier de Jalin, qui sont l'un et l'autre bien étriés, bien personnages de comédie, ne s'élevant jamais à la hauteur d'un type général. Les raideurs de Raymond, que M. Georges Descrières joue avec une gravité puérile qui doit en effet appartenir à cet agaçant personnage, ne sont pas celles d'un homme qui exige du monde entier qu'il soit vertueux et fidèle — ce sont celles d'un brave garçon qui semble sortir de Polytechnique et qui voudrait mettre les femmes en équilibre. Et la façon qu'a Olivier d'accepter le monde comme il va est plus d'un viveur que d'un philosophe — ce qu'a justement traduit M. Ber-

nard Dhéran, avec élégance et finesse.

Autour de ces personnages qui conduisent l'action, Mmes Yvonne Gaudeau, Line Noro, Magali de Vendeuil, donnent parfaitement vie à ce monde d'intrigantes vieillies ou de jeunes femmes qui ont fait parler d'elles, au milieu duquel il faudra que Suzanne d'Ange se résigne à vivre, puisque les portes du vrai monde sont si vaillamment défendues. M. Paul-Emile Deiber est très amusant dans le rôle à la fois nécessaire et épisodique d'Hippolyte Richond, et M. Maurice Escande dessine l'élégante et ironique silhouette du marquis de Thonnerins. Sa mise en scène est sérieuse, un peu compassée, semble-t-il, surtout dans les scènes, qui ne devraient pas manquer de piquant et de vivacité, où s'étalent les mensonges et les ruses de Suzanne d'Ange. Mais ce théâtre de Dumas fils est décidément lourd à remuer, tant en est absente je ne dis pas même toute poésie, mais toute allusion à la possibilité même qu'il existât un monde où l'on permit à des gens d'être parfois irrationnels. Reste que ce *Demi-Monde*, s'il a vieilli dans ses thèmes et dans son sujet même, sait n'être à peu près jamais ennuyeux.

Jacques Lemarchand.

EDWIGE FEUILLÈRE JOUE UGO BETTI



Nouvelle directrice du théâtre de la Renaissance, Vera Korène a choisi pour spectacle inaugural *La Reine et les insurgés*, l'une des toutes dernières pièces d'Ugo Betti — elle date de 1951 —, adaptée par Yves Brainville. Edwige Feuillère et Michel Vitold en sont les principaux interprètes. Michel Vitold assure également la mise en scène.

Les personnages de *La Reine et les insurgés*, comme tous ceux du dramaturge italien, se sentent mal à l'aise dans leur peau : ses héros sont des êtres en quête de pureté. La révolution dont il est ici question est purement imaginaire : elle est seulement l'occasion pour une femme de mœurs légères de s'élever spirituellement et pour une reine — malgré le titre, ce n'est pas elle le personnage principal — de sombrer, au contraire.

Sur notre photo : Edwige Feuillère, Michel Piccoli et Michel Vitold, au cours d'une répétition.

(Photo Bernard.)

sans étonnement le parallèle très poussé que Francisque Sarcey a établi, en son temps, entre la pièce de Dumas et *Le Misanthrope*. Mais c'est une œuvre solide, bien faite, un objet sans style ni grâces, dont l'usage qu'on en peut faire nous échappe maintenant, dont on sent bien pourtant qu'il a eu son utilité. La Comédie-Française l'a montée avec beaucoup de soin, dans des décors un peu trop charmants de Mme Suzanne Lallique et une mise en scène très probe de M. Escande. Voilà enfin une soirée comme j'aimerais en passer beaucoup — à la Comédie-Française, naturellement.

Le Demi-Monde est beaucoup moins célèbre que *La Dame aux Camélias*, pour des raisons bien faciles à comprendre. On n'y pleure pas, on n'y meurt pas, personne n'y inspire la pitié, et la psychologie des personnages n'est pas exempte de toutes nuances. Par ailleurs, la neutralité du style est aussi évidente et le coup de théâtre du cinquième acte a des lourdeurs qui devraient plaire. En

accepte. Raymond, qui a tout entendu, paraît, et voilà la demi-mondaine rejetée à sa fange et la bonne société sauvée d'un insupportable scandale.

Non, je ne pensais pas à Célimène en écoutant Mme Lise Delamare dans ce rôle de Suzanne d'Ange, qui est un rôle âpre, dur, et dont le cynisme ne s'entoure pas de coquetteries. C'est tout au contraire le cynisme d'une femme pressée d'en finir, pressée par l'âge qui vient, par la volonté de forcer des portes qu'elle sait difficiles à ouvrir, mais devant lesquelles elle entend ne pas pâlir. Suzanne d'Ange est sans doute sans utiles méchancetés; elle ne fait rien pour le plaisir, et Lise Delamare indique bien comment il y a à avoir de concentré dans le jeu d'une femme qui, l'une de ses dernières pensées, Suzanne d'Ange est avare de ses belles manières.

« NEMO », d'Alexandre Rivemale, au

LA Compagnie Grenier-Hussenot jouait assurément une partie difficile en abordant le théâtre Marigny. Il ne s'agissait nullement pour elle, certes, de « remplacer » la Compagnie Jean-Louis Barrault - Madeleine Renaud, mais, en faisant autre chose, de conserver à ce théâtre la qualité que ceux qui s'en vont ont su lui conférer. La Compagnie Grenier-Hussenot a gagné cette partie, et je m'en réjouis de tout cœur. *Le Nemo* d'Alexandre Rivemale, auteur du charmant *Azouk* qui nous avait tant amusés, au théâtre Fontaine, est un spectacle où l'esprit, l'humour, la drôlerie, l'ingéniosité et le bon goût fleurissent avec générosité. Imaginez que, pour reprendre l'expression de l'auteur, le brave capitaine Nemo, lassé de revivre à tant d'exemplaires et dans tant d'esprits d'enfants la même glorieuse aventure, décide de « se mettre à son compte ». Et le voici lancé, avec sa naïveté et sa grandiloquence bien connues, dans une aventure capiteuse et folle à quoi rien ne le prépare. En vain son équipage, et l'éditeur Hetzel lui-même, tenteront-ils de le ramener dans le droit chemin, le capitaine Nemo a découvert le secret de l'amour et essaie de le partager.

connue chez la Compagnie Grenier-Hussenot, et est ici servie par des moyens nouveaux pour elle, mais qui

